

REVUE ÉTRANGÈRE.

Depuis la capitulation de Paris et la mise en force de l'armistice, l'intérêt se porte sur les élections qui doivent avoir lieu le huit. Républicains, orléanistes, et bonapartistes sont en mouvement et se préparent à jouer un rôle dans l'assemblée constituante qui doit décider de la paix et de l'avenir de la France. Gambetta avait lancé à Bordeaux un décret excluant de la représentation tous les membres des dynasties qui ont régné sur la France depuis la révolution française, Bourbons, Orléanistes et Bonapartistes, tous les officiers, les candidats officiels, les conseillers d'État et les préfets de l'empire. Il faut avouer que c'était pour des libéraux un singulier moyen de pratiquer le suffrage universel. Favre, Simon et quelques autres membres du gouvernement doivent faire annuler ce décret.

Gambetta ne s'est pas du tout suicidé, comme on le disait, il paraît plus vivant que jamais. Tout en préparant les élections prochaines, il continue de soulever l'enthousiasme de la population et d'organiser des armées. Il sera probablement le chef d'un parti puissant qui voudra la continuation de la guerre. Mais d'après les apparences, un autre parti dans le gouvernement serait disposé à faire la paix.

Les Bonapartistes de leur côté s'agitent et commencent à faire des démonstrations dans quelques grandes villes du Sud de la France, pendant que Napoléon et ses amis surveillent les événements et se préparent à en profiter. Il n'est pas improbable que l'ex-empereur cherche bientôt à revenir en France en acceptant les conditions de paix de Bismark, si la république les refusait. Cette prévision paraît plus possible que jamais et la guerre civile aussi.

Pendant ce temps là les Allemands se préparent à la guerre. Si la guerre doit continuer, elle sera poursuivie avec acharnement.

Le Prince Frédéric-Charles, Manteuffel et Falkenstein seront chargés de la conquête du sud de la France.

Moltke conservera le contrôle des opérations militaires, mais en laissera un grand pouvoir discrétionnaire aux commandants actuels.

On vient de faire une autre levée des membres de la Landwehr âgés depuis 27 jusqu'à 47 ans; 300,000 hommes seront bientôt prêts à partir pour la France au premier signal. Le pont entre Toul et Nancy, que les Français ont détruit, a été réparé et les communications des Allemands sont rétablies.

OCCUPATION DES FORTS.

Dimanche, à quatre heures, on hissa le drapeau de l'Empire allemand sur le Fort du Mont Valérien. Les Allemands occupèrent les Forts autour de Paris bien tranquillement et rien dans leur conduite ne put froisser les sentiments des Français. St. Cloud et ses jardins sont complètement détruits. Il n'y a plus qu'un désert entre les deux lignes ennemies.

Paris est en proie à la famine. On se hâte de lui apporter des provisions. On saura bientôt tout ce que la population a dû souffrir.

ARMÉES FRANÇAISES.

Les armées de Bourbaki, de Chansy et de Faidherbe sont, dit-on, démoralisées et à moitié détruites.

On rapporte ici que le général Manteuffel a refusé de reconnaître l'armistice et que, sans s'inquiéter de la protestation du commandant français, il a continué les hostilités et a forcé l'armée française de l'Est à se rendre ou à retraiter en Suisse.

Le général Clinchart, qui commande maintenant l'armée de l'Est, a conclu une convention avec les autorités de la Suisse et a traversé la frontière, aujourd'hui, avec toute son armée.

Le général Billot a couvert la retraite.

La défaite de Bourbaki, dans la dernière bataille qu'il a livrée aux Prussiens, a été terrible.

Les Prussiens ont fait quinze mille prisonniers, y compris 100 officiers, dont deux généraux; ils ont aussi capturé 16 canons, 7 mitrailleuses et deux aigles. Seulement 8,000 hommes de l'armée de Bourbaki se sont enfuis du côté de Lyon. Manteuffel était à leur poursuite.

A Paris on est très-excité contre les Anglais, le gouvernement a jugé à propos d'avertir les Anglais de ne pas y entrer pendant l'armistice.

Le bombardement avait déjà fait de terribles ravages. Les forts surtout contre lesquels il avait été dirigé, attestent son efficacité, ainsi que les ruines d'un grand nombre de maisons dans la ville même.

Les dernières dépêches font croire que le parti républicain pourrait bien se scinder en deux fractions, l'une composée des radicaux sous Gambetta, et l'autre plus modérée sous Favre.

Favre se déclare maître de la situation et il est probable que si la république est maintenue, il sera Consul.

Les chances de restauration des Bourbons et des Orléanistes diminuent, et celles de l'empire augmentent.

Les Allemands sont confiants dans la restauration de l'Empire.

Bismark a envoyé une note à Favre au sujet du décret de Gambetta, lequel a répondu que les restrictions sur la liberté des élections, étaient abolies.

A une assemblée préliminaire électorale, tenue à Paris, on s'est prononcé en faveur des candidats suivants pour l'Assemblée Nationale, savoir: Victor Hugo, Garibaldi, Quinet, Gambetta, Soissart et Dorian.

ANGLETERRE.

Le premier ministre Gladstone se prépare à la lutte. Le Parlement anglais va s'ouvrir bientôt; la session promet d'être orageuse; les événements terribles qui bouleversent l'Europe vont sans doute y soulever des discussions remarquables. On craint que M. Gladstone ne soit pas en état de lutter comme auparavant; le travail et les inquiétudes l'ont fatigué; il ne paraît pas avoir sa vigueur d'autrefois.

UNE FRANCHE-TIREUSE.

On écrit au *Gaulois* de Bruxelles :

« Dans votre numéro du 2 octobre, vous donniez un article intitulé: *Une dame capitaine de francs-tireurs*. Je viens vous offrir une intéressante suite à cet article.

« J'ai assisté en novembre à la bataille de la Burgonce. Je faisais partie de la compagnie de Neuilly-sur-Seine, si cruellement éprouvée ce jour-là.

« Notre capitaine, M. Sageret, avait reçu une balle dans le genou (il est mort des suites de l'amputation). Notre lieutenant était tué et une trentaine de nos hommes hors de combat. Un de nos hommes, nommé Rostaine, avait l'aine traversée d'une balle, il perdait tout son sang, et nous cherchions vainement un médecin pour lui donner les premiers soins.

« Pendant que nous l'emportions, mon attention fut attirée par un lieutenant de francs-tireurs qui paraissait tout au plus âgé de dix-huit ans. Il essayait, mais vainement, d'empêcher la déroute de la mobile: « Allons, Messieurs, debout! disait ce jeune imberbe à deux officiers à tous crins couchés à plat ventre derrière des arbres, debout! C'est la tête haute que les Français doivent saluer les balles prussiennes! »

« Au même moment, un soldat tombe à ses côtés, la jambe traversée d'une balle; aussitôt le jeune officier dépose ses armes, prend une trousse dans sa gibecière et panse le blessé, sous une pluie de balles et de mitraille, et cela avec un calme et une aisance qui prouvaient du reste que les boulets et les obus tombant autour de nous ne l'inquiétaient guère.

« Lorsqu'il eut terminé, un franc-tireur, le nommé Pischtemberger, l'ami du sergent Rostaine, s'approcha de lui et réclama ses soins pour notre pauvre blessé. Il s'empressa de pratiquer un premier pansement qui eut pour effet d'empêcher l'hémorrhagie.

« Après Rostaine, ce fut le tour d'un autre, et autour de nous le plomb tombait dru comme grêle, sans qu'une seule fois le brave enfant détournât la tête pour éviter d'être atteint. Pendant qu'il pansait son blessé, une balle vint ricocher contre la boucle de sa guêtre à la hauteur du genou: il se prit à sourire: « Il ne faudrait pourtant pas que mon pantalon soit endommagé, dit-il: décidément j'ai envie de me faire apporter un parapluie. »

« A ce moment, d'Hilegrand, notre sergent-major, vint à nous tenant à la main le sabre de notre officier mort. Le lieutenant, qui paraissait le connaître, lui tendit la main et, lui montrant du geste la mobile en déroute: « Et ce sont là des Français! » fit-il d'un ton de navrante amertume, et une larme voila son regard. « Mes amis, dit-il en indiquant notre blessé, il n'est pas bien ici, nous allons lui chercher un abri sûr. » Et, nous précédant, il nous guida vers une chaumière, où il pratiqua un deuxième pansement.

« Pendant ce temps, on apporta encore un soldat qui avait fait partie de notre compagnie avec ses deux fils; il avait eu le pied percé pendant qu'il emportait notre capitaine. L'infortuné lieutenant en pensa encore, ainsi que deux soldats de la mobile des Deux-Sèvres qu'on venait d'amener, et comme les bandes manquaient, il déchira son mouchoir, cela ne suffisant pas, il prit la blouse d'un paysan qui se trouvait là et la mit en pièces.

« Lorsque les blessés eurent reçu tous les soins nécessaires, il songea à leur sécurité et fit brûler leurs vêtements de francs-tireurs. Nous quittâmes la chaumière avec lui, et c'est alors que nous vîmes la voiture sur laquelle était étendu notre brave capitaine.

« Le jeune officier courut à lui et lui demanda s'il avait besoin d'un pansement, et sur la réponse négative de notre chef, le brave enfant s'attela à la voiture avec le sergent-major, un sergent et un homme de sa compagnie, qui ne l'avaient pas quitté, ainsi que trois hommes de la compagnie du Jura, qui s'étaient ralliés à lui, et ils nous aidèrent à mener notre blessé en lieu sûr. Il était alors quatre heures et demie du soir, et depuis six heures du matin cet enfant n'avait rien pris et avait fait à pied le trajet du Haut-Jacques à la Burgonce, sans s'être reposé un seul instant.

« Or, ce jeune et héroïque lieutenant était la receveuse des postes de Lamarche, Mlle Lix, officier de la compagnie de cette localité.

« De pareils faits se passent de commentaires; il n'y a qu'à féliciter la compagnie qu'elle a bien voulu honorer de sa préférence, car je sais de bonne source qu'elle est aussi intrépide officier qu'habile chirurgien.

Recevez, etc.,

H. LESNEY,

De la compagnie de Neuilly.

LES MARINS AU FEU.

Nous recevons d'un officier de l'armée de la Loire la communication suivante, qui ajoute un nom de plus aux glorieuses annales de la marine française :

« La marine fait noblement son devoir. Chaque jour elle le prouve en combattant glorieusement dans les rangs de l'armée de la Loire. Le mépris de la mort, si souvent affiché par elle, vient de s'affirmer de nouveau de la façon la plus éclatante.

« Le 24 décembre, 6,000 Prussiens occupèrent Fréteval; à quatre heures du soir, ordre fut donné par le général Jaurès de reprendre le village. Cinq bataillons devaient attaquer par la gauche. En outre, le capitaine de frégate Collet, faisant fonction de général de brigade, recevait la mission périlleuse, à la tête de quatre compagnies incomplètes de son ancien bataillon de fusiliers-marins (commandant Lot), de prendre d'assaut Fréteval par la droite, et de faire sauter le pont sur la Loire, le village une fois enlevé.

« A six heures et demie, le commandant Collet, exécutant les ordres donnés, avait tourné la position et faisait irruption dans Fréteval, où les Prussiens, rangés en bataille sur la place de l'église et barricadés dans les maisons, ouvrirent une fusillade infernale. Les premiers postes furent enlevés à la baïonnette. Chaque maison était prise après un siège en règle. Les marins avançaient lentement sous cette grêle de balles, au milieu de la plus grande obscurité. Le capitaine de frégate Collet descendit alors de cheval, et entouré de ses officiers, se précipita le premier en tête, criant: « Courage! les enfants, en avant! en avant! » Cet acte héroïque fit faire des efforts surhumains à la petite phalange, qui, à sept heures et demie, pénétra sur la place de l'église; là, elle fut accueillie par de terribles feux de peloton. L'intrépide commandant Collet tomba foudroyé, le crâne fendu par une balle et la cuisse traversée par une autre. M. Demans, lieutenant de vaisseau et capitaine adjudant-major de la plus grande valeur, eut la poi-

trine criblée de balles. Tous deux furent transportés dans des maisons voisines.

« Un jeune enseigne plein d'avenir, M. de Boysson, eut le même sort. Et encore un jeune aspirant disparu, que les marins prétendent avoir été frappé mortellement au moment où il criait: « En avant! » Enfin quatre officiers blessés, dont le brave commandant Lot.—Total: huit officiers tués ou blessés, et ils étaient quinze! Total: 82 hommes tués ou blessés sur un effectif de 300!

« Pendant une demi-heure, les vaillants marins, plus que décimés, continuèrent une lutte inégale de un contre vingt, mais étant à peine soutenus par la colonne de gauche, dont la plupart des bataillons, disséminés à de grandes distances, n'avaient pu être réunis à temps, ils battirent en retraite pied à pied, et ramenant neuf prisonniers.

« Le lendemain matin, 15, le village fut enlevé sans coup-férir et sans pertes sensibles, et en présence des troupes pieusement recueillies furent inhumées dans le cimetière de Fréteval, les nobles victimes de la veille, tombées pour la cause la plus sainte: pour la défense de la patrie.

« Honneur au commandant Collet et à sa poignée d'hommes qui, n'écouterant que leur courage et les ordres, se ruèrent à une mort certaine, sans même discuter les chances de succès de cette attaque nocturne.

« Le commandant Collet était un normand; il était né à Cherbourg en 1817. »

Un capitaine d'un régiment de ligne a émerveillé les gardes nationaux par son sang-froid et son audace.

Il marchait en tête de sa compagnie; une balle lui enlève son képi. Sans même se retourner, tête nue, le capitaine tire son sabre et crie à ses hommes :

En avant!

Les gardes nationaux l'ont acclamé.

Von Roon, le ministre de la guerre en Prusse, aura eu sa part des maux occasionnés par la guerre à mort que les Allemands font à la France: un de ses fils a été tué; deux autres ont été blessés, et son gendre, dans un des derniers engagements a reçu, entre autres blessures, sept coups de lance qui l'ont horriblement mutilé.

Une piquante appréciation de Napoléon I. tirée du *Meschacébé*.

Jamais capitaine d'aventures ou soldat de fortune n'eût pour son rôle un caractère plus fortement trempé que Napoléon, et jamais champ de cours et d'action ne fut plus vaste et plus prestigieux que le sien, non pas même celui d'Alexandre ou de César.

D'abord voici l'homme: petit, maigre, bilieux, profil de médaille, tête d'une symétrie froide et d'une régularité mathématique, yeux noirs et profonds, pleins d'ombres et d'éclairs selon le besoin, corps de fer dans sa frêle stature, telle est la physiologie du *Corse aux cheveux plats*.

Une seule passion remplit son âme et le devore nuit et jour, il en est malade et la porte en lui comme il ferait d'un virus qui doit s'étendre en dehors ou le tuer; c'est une ambition géante. Pouvoir, honneur, richesses, gouvernement absolu des personnes et des choses, voilà ce dont son cœur a soif; le reste y tient peu ou point de place. Ses facultés sont énergiques et multiples, mais bornées, parce qu'elles n'ont qu'un seul mobile, l'exaltation et la glorification de sa personne. La passion est si dominatrice que l'activité de l'homme en est brûlante, fiévreuse, communicative.

Exista-t-il jamais un plus admirable type d'ambitieux?

En lui la passion est si forte qu'elle accroît démesurément son instinct de conservation et d'absorption. Il a le fanatisme de sa personnalité; dans le ciel il voit une étoile qu'il déclare la sienne et qui le mène fatalement à son but. Il a l'intuition vibrante des hallucinés et des voyants; il presse les événements et pénètre les hommes, c'est pourquoi les premiers le servent toujours et pourquoi il fait servir les seconds à ses vains. Il assouplit, il plie, il fausse, il corrompt, il torde certains hommes; il écarte et il rejette, il brise et tue les autres. Tout à sa passion, sans cœur et sans entrailles, sourd, aveugle et muet, il s'avance dans la vie comme Hamlet dans son rêve.

Ce soldat de fortune, mêlé à une tourmente formidable qui renouvelle le monde, n'a que des vues rétrospectives et ne possède aucunement le sens de l'avenir dont il n'a que faire. Un instant il s'arrête en présence du brillant despotisme de Louis XIV et copie fidèlement sa fastueuse étiquette; bientôt il recule jusqu'à Charlemagne et rêve l'empire d'Occident, avec ses rois tributaires et ses barons, grands feudataires et dignitaires. L'idéal du soldat de la Révolution a mille ans de date.

N'ayant qu'un ressort unique, une ambition fatale et dévorante, il fut aussi habile et aussi corrupteur que César, aussi fourbe et menteur que Louis XI et Richelieu, aussi impitoyable qu'eux tous, pour assurer le succès de ses desseins.

Au reste, Napoléon n'a que l'apparence de l'homme d'Etat. Il ne pouvait être un vrai politique, puisque son ambition personnelle était tellement absorbante qu'elle le rendait tout à fait aveugle, aussi bien sur les intérêts de la France que sur ceux de l'humanité. Il n'a eu que des vues fausses sur la grandeur de son pays, qui n'était que son marche-pied et qu'il avait rendu l'oppressé des nations.

Lamartine achève son portrait de Napoléon par cette phrase: Grand par l'action, petit par l'idée, nul par la vertu. Ce résumé est assez exact, si l'on veut bien entendre, par le mot vague de vertu, les sentiments les plus élevés de l'âme humaine. Napoléon manquait complètement de sens moral.

Je ne connais guère de personnalité plus fortement trempée que celle de Napoléon. On citerait difficilement un ambitieux ayant plus fait et étant parvenu plus haut que lui. Cependant, comme il n'est grand que par ses facultés et qu'il est petit par ses passions, il est certain que la postérité, qui ne verra en lui aucune valeur morale, aucune valeur scientifique, artistique ou industrielle; la postérité, en le mettant au premier rang des hommes d'action, le rejettera parmi les derniers des hommes de génie et à part de ceux dont la mémoire doit être à jamais respectable et sacrée.

E. DE POMPERY.

NAISSANCE.

A St. Félix de Valois, le 22 janvier, la Dame du Dr. La Vallée. M.P.P., un fils.

DECES.

A St. Léon, le 19 Novembre dernier, Marie Joseph François Victor Brunelle, à l'âge de 5 ans et deux jours, fils aîné de Charles Victor Brunelle, Ecuyer, Notaire du même lieu. Mère! console toi. Tu as un ange de plus au ciel, un diamant de plus à ta couronne.